

Les Idéologies du ressentiment

Marc Angenot

CIADEST

* Je suis opprimé, pauvre, ignorant, servile, et c'est ma gloire, c'est ce qui me permet de m'*égaler* d'un seul coup dans ma chimère idéologique aux talentueux, aux riches, aux puissants, aux victorieux. La revanche des vaincus, qui est de pouvoir se consoler en prétendant que le vainqueur est condamnable par sa victoire même et que le vaincu est beau *non parce qu'il réagit et lutte* (ce ne serait pas du ressentiment sous cette perspective), mais parce que son impuissance confirmée, ses insuccès répétés, son infériorisation le montrent glorieusement inapte à prendre l'avantage dans un ordre de choses que, de toutes façons, il se fait gloire de mépriser. Ceci jusqu'au jour où il parviendrait à en prendre le contrôle. «Ils sont trop verts.....» (voir plus bas).

* Au départ donc une axiologie invertie ou renversée, retournée: la bassesse est signe probable du mérite et la supériorité «mondaine», séculière, condamnable par la nature des choses. Inversion des valeurs d'origine éthico-religieuse = *Umwertung aller Werte*.¹

* Légitimer une position sans gloire, partiellement imposée et subie, inférieure «objectivement», c'est à dire dans le monde tel qu'il va, sans avoir à chercher à s'en sortir, ni à affronter la concurrence, ni à se critiquer, à critiquer l'aliénation, la mentalité «d'esclave» qui résultent de la condition même que la domination et la nécessité de s'y adapter, vous ont faite. Moyen magique de se voir autre qu'on n'est et de dominer la domination au moindre prix...

* Une pensée du grief et de la dénégation.

* Observer le monde et y agir en traînant avec soi des *griefs*, détournements narcissiques de la volonté de justice. Le grief remâché devient le mode exclusif de contact avec le monde, tout s'y trouve rapporté, il sert de pierre de touche et de grille herméneutique. Il donne une raison d'être et un mandat social qui permettent cependant de ne jamais sortir de soi-même. Le grief détermine une sorte de *privatisation* des universaux éthiques et civiques, un détournement ethno-égotiste des valeurs. Le grief est cultivé pour lui-même, la masse de griefs se gonfle, -- d'avanie en échec et en accrochages avec les Autres, -- et occupe tout l'horizon mental. L'être de ressentiment est tellement préoccupé par ses griefs qu'il conçoit mal que ses interlocuteurs ne sont pas possédés par les mêmes obsessions. C'est le grief dont le retour et la dénégation dynamisent la séquence des thèses contradictoires que je rapporte au «raisonnement du chaudron». (Voir la section «Rhétorique».) Le ressentiment devient «une seconde nature».

* Tout avantage, toute valeur dont on est frustré et dont d'autres sont possesseurs (usurpateurs) ou simples usufruitaires, perçus comme privilège injustifiable, comme dol manifeste, comme préjudice commis à vos dépens.

* Le problème sociologique fondamental face au ressentiment consisterait à mesurer la discordance entre le sentiment de handicap, de désavantage subi et la réalité empirique. A examiner d'autre part la corrélation entre la discrimination -- ressentie et/ou objective -- et les griefs entretenus envers d'autres, identifiés comme responsables de vos difficultés. Dans la mesure même où les idéologies du ressentiment amalgament et *énoncent d'un seul souffle* le handicap souffert et leur grief concomitant à l'égard d'autrui, la question primordiale, mais bien malaisée, serait de mesurer dans quelle mesure les groupes considérés dominants ou privilégiés ont la responsabilité de cette condition malheureuse, en sont pleinement causes.

* Il n'y a pas d'oppression «objective» qui ne soit tentée de profiter de son état d'infériorisation et de la conscience partielle qu'elle en prend pour *ajouter* à ses revendications tous

les sujets possibles de plainte contre tous et chacun, contre la fatalité et la très longue durée -- «ayant bien sujet d'accuser la nature...» -- et surtout -- mais de façon travestie -- contre elle-même, contre le groupe opprimé même et la haine de soi refoulée ou travestie que comporte la condition servile où on est placé et que l'aliénation intériorisée *autant que les bénéfiques secondaires qui accompagnent le ressentiment* contribuent à perpétuer.

* Parvenir à mépriser ceux qui vous méprisent (à ce que nous pensons: ils nous méprisent du seul fait qu'ils ne sont pas comme nous et qu'à nos yeux ils jouissent de quelque avantage enviable), juger ceux qui vous jugent. Se bricoler une axiologie *ad hoc* qui permette cette transmutation.

* Le ressentiment est plus qu'une forme idéologique: un *modus vivendi*. C'est à dire une manière de vivre mi-partie de réel et de fantasme, comme formation de compromis. Compensation fantasmée mais avec des passages à l'acte. Un placebo sur une grande douleur.

* Un déport de responsabilité: je n'ai aucune part à ma situation malheureuse tandis que les dominants usurpateurs sont responsables de tout et de son contraire.

* Le modèle ou la genèse de la pensée du ressentiment -- comme l'a bien marqué Nietzsche -- est dans le christianisme. «Les premiers seront les derniers». Voir notamment, paradigmatique, l'épisode de la Femme pêcheuse avec la parabole des deux débiteurs, Évangile de Luc, VIII: 36-50 (Évangile *ébionite* [des pauvres], disent les philologues).

Les premiers seront les derniers: on contraste la présomption du Pharisien qui est riche et passe pour un juste, *et* l'humilité de Marie-Madeleine (qui pleure du moins et ne revendique pas); avec à la fin les paroles de Jésus: va, ta foi t'a sauvée, *ê pistis sou sésokê sê*. Faire remise de soi et non affirmer son moi et se «réaliser». Une herméneutique de l'humilité à ce stade: connais ta place à table, sache que tu n'as aucun mérite, pleure sur tes péchés et ne juge pas, -- il faut un coup de pouce revendicateur pour qu'elle se transforme en herméneutique du ressentiment: le pharisien est riche, il est notable et puissant, il paie la dîme à la Synagogue et fait le bien, il reçoit avec munificence les *prophetae* de passage, mais il conserve son quant-à-soi et ne fait pas d'excès de zèle... *cela est suspect* et il faut lui préférer à priori la fille perdue parce que sa bassesse est présage de son mérite, parce qu'elle ne juge pas et fait remise de soi.²

Ce n'est pas la version romantique, qui opposera apparence et essence morale, celle des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue par exemple (formule reprise plus tard par *Les Misérables*). Le notaire Ferrand, honoré par ses clients «respectables» dont il protège les secrets de famille et les fortunes acquises dans le sang et la sanie, libidineux et corrompu et finalement démasqué (grâce au piège tendu par la mulâtresse Cécily) *vs* le forçat *innocent* (le Chourineur) et la prostituée *vertueuse* (Fleur-de-Marie, ultimement transfigurée en Amélie de Gerolstein, -- voir ce qu'en dira Karl Marx dans *Die Heilige Familie*³). Non, c'est la proto-version: le pharisien est vraiment un puissant et un juste, et il se pose comme sujet à part entière, c'est pourquoi il se permet de raisonner et juge Jésus *in petto*: «Quel est cet homme qui ne sait pas» etc. Et la femme pêcheuse est plus bas que terre et ne prétend à rien. Qui sera sauvé? Où est le *mérite*? Le succès et l'accomplissement de soi sont peccamineux.

Expressions historiques:

* Un modèle historique du ressentiment moderne se rencontre dans l'idéologie catholique antimoderniste du *Syllabus* de Pie IX au siècle passé. Le Pontife romain contre le Modernisme. Anathémiser ce qu'on ne peut vaincre et entamer contre tout cela une lutte rancunière interminable. «Anathème à qui dira: le Pontife romain doit se réconcilier avec la science moderne, avec la

démocratie etc.....»

(A bien distinguer du stoïcisme de l'Empereur Julien dit *L'Apostat*, «Tu as vaincu Galiléen!»)

* L'état d'esprit aussi de la France patriote après la Guerre franco-prussienne de 1870. Notre défaite est notre gloire.

* La littérature du ressentiment, ce sont par exemple les rodomontades lyriques des vaincus: *L'Aiglon* et *Chantecler* de ce pauvre Edmond Rostand, trente années plus tard encore. Médiocres chefs-d'oeuvre! Le ressentiment est brouillé avec: le *sublime* et avec l'*ironie*, deux formes esthétiques pour sujets *pleins*. Son esthétique clinquante et emphatique le trahit, c'est un pastiche de sublime, à l'éloquence chicanière et geignarde.

* Le Ressentiment est à comprendre comme *composante* d'idéologies politiques très diverses et n'étant donc pas *une* idéologie particulière ni le propre d'aucune. Il n'y a pas de doctrines pures de ressentiment, il y a des idéologies qui vont et revont au ressentiment comme à leur pente naturelle ou à leur source d'énergie. (Ou comme le chien à son vomit... si on préfère une image plus énergique.) Beaucoup d'idéologies politiques et sociales, -- la plupart, pourrait-on suggérer, -- comportent un pôle de modernisation-dépassement et un pôle de repli-ressentiment. On peut déceler dans l'histoire de ces idéologies, à couvert de bonne entente et d'orthodoxies, l'opposition entre ces deux pôles. Et parfois sentir la tension entre ces tendances dans les mêmes textes et pages.

* Il y a une personnalité typique du ressentiment, aussi nettement qu'il y a par exemple une «personnalité autoritaire» [Th. W. Adorno], mais ce type humain ne se groupe pas en armées monolithiques; il arrive seulement qu'il prenne la tête d'un mouvement dans les périodes de crise. C'est en effet que, dans les situations collectives d'échec et de désorientation, l'homme du ressentiment *en impose* aux déboussolés et déçus qui le suivent.

* Le ressentiment peut coexister dans les doctrines sociales et politiques avec des programmes de modernisation, de dépassement, ces programmes peuvent le refouler et le faire taire, mais il peut aussi (ré)envahir une idéologie pour peu qu'elle entretienne des facteurs de stagnation et de dénégation, qu'elle ait besoin de tabous, qu'elle se soit constituée autour de quelques *taches aveugles* et pour peu que le monde extérieur lui inflige des démentis et des frustrations. Dans tout militantisme, tout activisme, dans tout parti revendicateur, on rencontre des personnalités saturées de ressentiment, -- et malheur alors au groupe qui leur laisse prendre les rênes ou donner le ton.

* *L'antisémitisme* comme une des grandes expressions modernes du ressentiment. Là où il s'avoue ou s'exprime le plus explicitement, le plus candidement.

Vous réussissez dans cette société capitaliste moderne où nous, qui sommes la majorité pourtant, nous ne sommes pas en état de nous imposer, de vous concurrencer -- *donc vous avez tort* et la logique sociale qui permet et favorise votre succès est sans valeur, elle est illégitime et méprisable. Et plus vous réussirez et nous échouerez, plus vous manifesterez votre infâmie, votre diabolisme et vous serez condamnés à nos yeux. Voir Édouard Drumont, *La France juive* (1884) et *La Fin d'un monde* (1888), prototypique, catholique et vieille-France. (Drumont, modèle *stylistique* de toute la politique et polémique de ressentiment clérico-droitières.)

* Le ressentiment dans les nationalismes, -- pas le chauvinisme de grande puissance, bien entendu: celui des petits groupes nationaux traînant le souvenir d'avoir été infériorisés, -- dans un certain socialisme, et un certain féminisme....

Le nationalisme comme séparatisme surtout, comme fantasme de n'avoir plus à se comparer, ni à se juger sur le terrain de l'adversaire historique et dans ses termes, selon la logique qui a assuré son succès, s'en débarrasser, rompre les ponts, s'isoler entre soi pour n'être plus comptable qu'à l'égard des valeurs du Peuple du Ressentiment, sachant que la critique, le mépris ne venaient jamais que du dehors et qu'on pourra faire l'économie de cette souffrance des échecs passés vus *dans les*

yeux de l'autre (en les perpétuant malheureusement).

* Le dépassement du ressentiment plébéien industriel dans le socialisme «scientifique»: le mandat donné au prolétariat, c'est à dire à la classe salariée transfigurée -- telle qu'en elle-même enfin l'Histoire la change -- en Prolétariat, d'émanciper bientôt l'Humanité «sans distinction de classe, de race ou de sexe...» [«Programme minimum du Parti ouvrier» guesdiste de 1880]. Un socialisme des intellectuels cherchant à doter Caliban d'une image du moi sublime lui permettant de dépasser son ressentiment frustré et barbare et de la mettre au service d'une certaine modernisation étatiste et planiste.... Un cas de sublimation et de rationalisation idéologiques.

* Les dynamiques de l'*égalité*: toujours prises entre la justice émancipatrice et le ressentiment de l'égalisation par le bas, ou de la revanche, ou du truquage des règles du jeu social pour empêcher, au prix de la léthargie et par tous les moyens vexatoires, que les distances sociales ne se constatent ou ne se creusent. Débilisant et porteur de catastrophes.

* En version revendicative, cela se chante dans *L'Internationale*: «Nous ne sommes rien, soyons tout.» Mais ici on discuterait s'il faut y voir du ressentiment seulement, on peut lire dans les paroles de Pottier autre chose de plus positif: nous sommes le nombre et la force productive, c'est donc sur une puissance objective encore enchaînée que nous nous faisons menaçants pour les Vampires du Capital. Ce n'est pas la dialectique du Maître et de l'esclave lequel asservit son maître par la prise en charge passive qu'il exige.

* Ressentiment des intellectuels, -- toujours «aigris» par quelque côté, car (auto)-mandatés de l'Universel, mais fraction dominée de la classe dominante ⁴, ressentiment premier face à la fraction de la bourgeoisie mieux pourvue en capitaux tangibles, non-symboliques, et en pouvoirs effectifs. Ce ressentiment potentiel des intellectuels et surtout de l'«intelligentsia prolétoïde» (Max Weber) est susceptible de se mettre au service de ressentiments «homologues» d'autres strates ou classes ou «identités». Voir les travaux sociologiques sur la strate de l'intelligentsia prolétoïde (remontant à Max Weber, à Vilfredo Pareto, à Gustave Le Bon). Et les travaux récents de Robert Darnton sur *la bohème des lettres* au XVIII^{ème} siècle et son rôle dans la Révolution française.⁵

* Le ressentiment de droite: antisémitisme, populisme, patriotisme à xénophobies diverses, antimodernisme, anticapitalisme «national», antidémocratie, passéisme...

Mais tout aussi bien «de gauche», composante plus ou moins fermement refoulée ou déniée de toutes les idéologies dites progressistes depuis deux siècles, et leur facteur d'abêtissement, de blocage, de fanatisation et de perversion, -- et même à la limite de criminalisation par déni du réel et du possible, et déni obstiné des échecs que la logique du ressentiment procure à qui la suit et qu'elle interprète aussitôt non comme échec par rapport à ses tactiques irréalistes, mais comme preuve («paranoïaque») de plus que le monde des dominants n'est pas bon ni accueillant, qu'il continue à vous faire obstacle, à comploter contre vous et que les dominants ne viendront pas à résipiscence. (Voir plus loin, «Herméneutique».) Car le ressentiment a pu dans notre siècle passer pour progressiste, se fait voir sous des dehors héroïques et se laisser pudiquement grimer en autre chose.⁶

Le ressentiment aujourd'hui:

* Un marché du ressentiment immense s'est ouvert dans les cultures de la fin de ce siècle. Il accueille ses premiers clients. Marché de bon rendement, prédisons-le, avec une large clientèle potentielle d'exclus et de désillusionnés divers à la recherche d'illusions retapées et de maussaderie militante. Offrant des diversions à l'ennui social et des alibis à ceux qui traînent leur mauvaise conscience ou bien ne supportent plus la réflexion critique et les conclusions rationnelles. Un

décrochez-moi-ça, une friperie identitaire et un étal de maniérismes revendicateurs. Beaucoup de concurrence entre les boutiques. Chacun bonimente. Et tous aveugles et sourds au ressentiment des autres, à celui qui n'est pas *le leur*. Il se conclura peut-être des pactes de non-agression et de bon voisinage entre les Tribus du ressentiment. Se réconcilier, mais sur le dos de qui?

* Il naît donc aujourd'hui des idéologies ressentimenteuses nouvelles ou du moins refaçonnées, mises au goût du jour. Mais elles poussent toujours sur le *terreau* de ressentiments plus anciens qui leur procure de bonnes conditions de développement mentalitaire. Le ressentiment ne se comprend bien que sur la longue durée de l'histoire moderne de divers peuples et diverses cultures. Il y a aussi, dans cette histoire moderne, des dispositifs «antiseptiques» de rationalité, d'universalité et d'émancipation qui jouent mais, dans certaines conjonctures, ils se trouvent débordés par le reflux du ressentiment toujours *sous-jacent*.

Si les perspectives d'espérance collective manquent, si les sociétés se retrouvent devant des *pénuries* durables, -- matérielles ou éthiques, -- les individus, dés-illusionnés, tendent à se rallier à des drapeaux d'identités rancunières.

* Fin des Grands récits émancipateurs: de fait, il n'y a plus que des *petits récits*, des histoires continuées pour névrosés ruminateurs de griefs. Ceci incite ceux qui n'ont pas encore trouvé *leur* grief à chercher bien vite à se pourvoir.

* Le ressentiment n'est pas engendré *sui generis* dans des groupes humains prédisposés par leur histoire. Il se développe dans des états de société qui, à force de déstabiliser leurs membres, les priver de repères, les étourdir de mensonges et de simulacres, obscurcir le sens du monde et les valeurs collectives, entretenir des conflits endémiques, *stimulent* le ressentiment de tous et de chacun, incitent à trouver des anesthésiques face aux frustrations et aux douleurs qu'inflige la désorganisation sociale à beaucoup de désorientés.

* Alors que le «développement séparé» disparaît en Afrique du Sud, il triomphe dans le monde entier, promu par les doctrinaires des groupes à ressentiment.

* On pourrait faire apparaître aussi, dans la conjoncture présente, des *contagions*. Le ressentiment «s'attrape». Au contact de minorités stigmatisées, résolues à se plaindre indéfiniment et sans perspectives de négociations rationnelles, les majorités ou les groupes relativement privilégiés se mettent aussi à se chercher un contentieux à leur opposer... et le trouvent. N'ayant rien à offrir aux autres qu'une improbable intégration à leur ordre mental et éthique, elles sont tentées, elles aussi, de singer des rancunes si «payantes», de fourbir leurs griefs et de dresser des listes de plaintes -- sans plus d'espoir d'ailleurs d'attendrir un Arbitre inexistant.

* Ressentiment contemporain et résurgences triomphantes des nationalismes de petites patries. Remonter le sens de l'histoire et parachever l'histoire moderne par une régression en deçà. Narcissismes des petites différences. (voir «Identités» plus loin).

* Dans la conjoncture actuelle, les idéologies du ressentiment tirent une sorte de légitimation du relativisme postmoderniste, du pyrrhonisme de la connaissance qui règne de façon hégémonique dans le monde intellectuel (Foucault, Derrida, Lyotard et al.); ce relativisme ne provient pas directement des militantismes de grief et de ressentiment, au contraire. Il n'exprime pas nécessairement de sympathie à leur égard. Mais en critiquant radicalement les idées de raison transcendante et de transcendance des valeurs et en suspectant toute possibilité d'arbitrage des litiges et des débats, il semble donner raison aux groupuscules qui, enfermés dans leur contentieux, proclament aussi «à chacun sa vérité»... Fin de l'universel et fin du «social».

Il est communément admis chez les doctes qu'il n'est pas d'énoncé, pas de symbole, de valeur, de gestes socialement réglés, etc. dont on ne puisse faire paraître l'arbitraire culturel et qu'on ne puisse *ipso facto* rattacher à des enjeux et des intérêts, à des valeurs qui ne sauraient transcender

la société ou le groupe dominant qui les *reconnaît*, et dès lors qu'on ne puisse dénoncer comme fonctionnant en vue de l'imposition de «pouvoirs». A tout fait culturel on attribue des enjeux sociaux, on l'interprète à la lumière d'intérêts sociaux, on voit s'y légitimer des valeurs sociales dans leur contingence historique. De ce constat, il était aisé pour des esprits portés à la spéculation de tirer un anti-métaphysique, un scepticisme radical, un «nihilisme de la chaire»⁷. Le soupçon s'est fait jour au milieu du siècle passé que cette harmonie entre la réalité et la connaissance rationnelle pouvait être illusoire, que la prétention à connaître tenait du coup de force, de l'abus de langage. De grands penseurs suspicieux sont venus de partout contester l'ancienne évidence, de Schopenhauer, Nietzsche, Wittgenstein et Saussure, à Lacan, à Derrida. Ces pensées du soupçon n'ont pas poursuivi un plan cohérent, elles ne se sont pas développées dans la bonne entente (qui fut celle des rationalistes des Lumières contre l'obscurantisme) mais dans la polémique et l'antagonisme. Nous pouvons interroger certaines conséquences visibles des échecs et des «pannes» subies par l'ancien dispositif discursif «analytico-référentiel»⁸ et interroger les apories et les dérives des critiques radicales des positivités d'antan, les pathos du chaos et le désespoir culturel dans lesquels elles baignent. Crise de la référence, crise du sujet rationnel, crise de la cohérence totalisatrice, ce sont sans doute des mots d'*avant* pour désigner un procès contemporain dont l'inquiétante étrangeté résiste à la saisie. Tout ce *Kulturpessimismus* contemporain ne peut être perçu que comme la répétition névrotique, plus théâtrale et plus charlatanesque que dans le passé, de bouffées successives de vaticinations sur la «faillite des sciences», la «crise de la raison», du sens commun et des valeurs civiques qui se répètent depuis un siècle.

On trouve à l'origine une juste et inévitable mise en cause des apories et des fétichismes du mode de pensée analytico-référentiel. Ce qui semble se développer au bout du processus, c'est un emballement de la machine critique et un enfermement dans des mécanismes déconstructeurs et ironisateurs qui baignent d'autant mieux dans l'huile qu'ils tournent à vide. On doit donc chercher, à tâtons, à reconnecter le questionnement de la raison (et déraison) et le questionnement civico-éthique. Timothy Reiss (*The Uncertainty of Analysis*) voit bien que la crise de la raison connaissante semble disconnectée aujourd'hui, mais qu'elle est historiquement inséparable de l'effondrement de divers ordres de valeurs sociales et de projets émancipateurs: progressisme, socialisme, anarchie, démocratie, libéralisme (ces deux derniers termes reviennent d'autant plus abondamment dans le discours social d'aujourd'hui qu'il se sont décomposés en cache-sottise du philistinisme ambiant).

Cependant ce n'est pas le lieu ici d'aborder les thèses diverses qui composent l'hégémonie relativiste contemporaine. Il suffit de relever comment, sous une forme frustrée et simpliste, elle semble venir donner raison aux raisons des groupes enfermés dans une solidarité tribale.

* Le relativisme culturel, comme doctrine rationalisée du ressentiment dans la culture: voir ce qu'en dit Alain Finkielkraut, dans *La Défaite de la pensée*.⁹ Je ne comprends pas Boulez et j'apprécie vivement Petula Clark, il faut que mes goûts valent les vôtres, qu'il n'y ait pas vraiment de différence, sinon ...

Le relativisme culturel aujourd'hui, le bogdanovisme au début de ce siècle en Russie: nier l'objectivation intolérable des hiérarchies sociales de fait que procure la Culture, -- tout valant tout, chacun dans son genre, Ginette Reno et Alban Berg. Ce qui est sous-entendu dans la position du relativiste, c'est ceci: vous ne pouvez chercher à démontrer que les arts et les lettres des plèbes et des «minorités» tribales et victimaires se comparent selon quelque critère général car vous risquez d'aboutir à la conclusion qu'elles ne viennent pas à la cheville des oeuvres canonisées par les dominants; vous ne pourriez donc vous livrer à cette comparaison périlleuse sans affirmer la supériorité de vos goûts et des leurs, partant votre supériorité sur nous, -- vous n'oserez pas. Avouez

donc qu'il n'y a d'esthétique que tribale. Toi l'Abstraction lyrique, moi la peinture de chez Woolworth. A chacun son goût, tous identiquement légitimes. Application caricaturale du précepte évangélique: «Ne jugez pas si vous ne voulez pas être jugé».

* On a vu paraître dans les années 1980 des littératures du ressentiment. Les littératures canonisées par le «Système» et louées dans le vaste monde ne parlent pas de nous ni de nos griefs, ou n'en parlent pas bien. Cette indifférence nous fait ombrage, ou ce point de vue qui nous objective n'est pas sensible à nos valeurs. Nous aurons donc chacun notre propre littérature qui montrera le monde sous le point de vue exclusif de notre narcissisme identaire. Cela fait penser à une fameuse chansonnette des années trente: «Quand un vicomte / Rencontre un aut' vicomte / Qu'est c'qui s'racontent / Des histor's de vicomtes...»

* L'homme du ressentiment «idéal» doit être trop ignare, rancunier et égocentrique pour qu'il s'en rencontre beaucoup d'exemplaires purs. Les contemporains sont tiraillés dans l'ambivalence, entre le ressentiment et l'anti-ressentiment, mais l'anti-ressentiment ce sont le progrès, la conciliation rationnelle des intérêts, le pluralisme authentique, l'universel comme horizon, le cosmopolitisme, la transcendance du savoir -- toutes sortes de valeurs que l'hégémonie courante montre comme bien «ringardes». Le ressentiment est «porteur».

Il l'est aussi pour des raisons psychagogiques: entre *mes* frustrations, *mes* regrets et *mes* rancunes et un principe d'explication à ma taille, un mandat existentiel, il n'y a *aucun* écart; aucun dépassement n'est requis. LE RESSENTIMENT RELEVE DE LA LOI DU MOINDRE EFFORT.

Composantes:

* Au départ une dénégation, un déni du réel et des ruses de la raison sociologique, -- et aussi, dans ses tactiques revendicatives, du faisable et du possible, -- résultant de la formulation *in petto* d'un dilemme peu engageant et vite refoulé: ou bien la bonne volonté culturelle, l'aliénation acquiesçante, l'acceptation, fût-ce temporaire et sous réserve, de règles du jeu fixées par l'Autre et par son Système, le jeu de la concurrence avec un faible capital à miser et le risque d'échouer, ou bien le ressentiment, à rendement immédiat.

* Il n'y a pas de doute que l'idéologie du ressentiment est parfois une tentative de *dépasser* une condition mentale encore plus débilatante: le mépris de soi et la servilité pure et simple. Cette émancipation partielle, empêtrée dans son aliénation, se donne de «bonnes raisons» d'aveuglement et inspire des conduites d'échec qui perpétuent le blocage du groupe idéologique au stade ressentimenteux.

* Le ressentiment comme processus interminable, indépassable, comme complaisance dans l'échec, justification de l'échec, annoblissement de l'infériorisation *comme telle (et non comme phase d'une émancipation)*, pour elle-même, faisant du succès, de la grandeur, de la force, de la «gloire» (style Grand Siècle) selon les règles hégémoniques, un signe de bassesse (morale), d'ignominie.

* Le ressentiment constituant le groupe dominant, celui qui réussit mieux dans une société que l'on juge faite par et pour lui, à son avantage, «à son image», comme objet de haine et de revendications impossibles à jamais satisfaire.

* Reprocher aux «grands» non ce qu'ils vous ont fait ou font, mais ce qu'ils *sont* et ce qu'ils *font* sans apparemment se soucier de vous, puisqu'ils ne sont/font quelque chose qu'à vos dépens, -- en tenant que tout ce qu'ils ont, ils vous l'ont pris, qu'ils vous ont dépossédé, -- et programmer l'espoir de leur «faire rendre gorge».

On touche ici à la dynamique «paranoïaque» de l'herméneutique ressentimenteuse (voir plus loin).

* Achille qui se retire sous sa tente, frustré de sa part du butin, la belle captive Briséis.

* Je ne veux pas me soumettre à la société dominante ni affronter les dures règles qu'elle impose au succès, *donc* ceux qui y réussissent et ce faisant me distancent et me dominent sont ignobles, immoraux et, ligüés contre mes pareils, ils ne tirent les moyens de leur réussite que de ce qu'ils nous ont volé.¹⁰

* Qui perd gagne... C'est le mécanisme pathético-cognitif du prix de consolation.

* Corrélat: l'interdiction hargneuse faite aux membres du groupe qui voudraient «s'en sortir» par leurs propres moyens, en laissant les autres derrière, l'exigence d'une solidarité statique, d'une fraternité dans le malheur éternisé et l'exploitation subie et haïe, mais pourvoyeuse d'une identité pour laquelle on ne troquerait pas son émancipation.

* Parmi les griefs que le groupe à ressentiment entretient vis-à-vis des gagnants, des prospères et des puissants, figurent notamment tous les reproches qu'il pourrait se faire à lui-même en raison de ses insuccès et de ses défauts dont il attribue la faute aux autres quand il ne peut pas les nier.

* Quand on parle de ressentiment comme de tout autre dynamique idéologique, il ne faut pas prendre celle-ci au mot. IL NE FAUT PAS CONFONDRE LA CARTE ET LE TERRAIN: l'idéologie du ressentiment identifie -- de façon manichéenne -- des dominants, des maîtres et se connaît comme victime asservie mais innocente de leur usurpation. Mais dans le «réel sociologique», les relations de domination ne sont jamais aussi nettes et unilatérales. La victime, d'abord, peut victimiser plus opprimé qu'elle. (D'où les mauvaises relations entre le mouvement ouvrier et le féminisme au début de ce siècle, le prolétaire découvrant qu'il devait quitter la confortable position d'accusateur impavide du capitalisme vampire pour occuper la position d'accusé dans les rapports des sexes tels que perçus par les féministes.) La polarisation dominant/dominé, hyperbolisée dans le discours de grief et de revendication, peut dissimuler le vrai et complexe aspect de rapports, inégaux peut-être, de *dépendance réciproque* qui font que le prétendu dominant n'est pas sans griefs plaidables ni contentieux à l'égard du dominé auto-proclamé qui l'ennuie de ses plaintes unilatérales et de sa mauvaise foi.

* Reprocher au groupe dominant d'être la cause de tous vos malheurs et de l'être non par l'oppression qu'il vous impose ou que la structure médiatrice des institutions sociales favorise, par des discriminations objectives qui s'opposent à votre libre développement (tout ce qui précède n'est pas ressentiment), mais *par les qualités objectives qui découlent de sa position et de l'énergie mise à la défendre, par les savoirs, les énergies, les supériorités morales («noblesse oblige») qu'il a développées, dont il s'enorgueillit (ignoblement) et qui assurent et perpétuent son succès.* Par un glissement sophistique fatal à partir de là, feindre de mépriser ces valeurs et vertus de la *puissance* et reporter son amour sur soi, en muant en vertus la rancune et la servilité.

Parce que le dominant finit par mobiliser à son profit, infléchir à son image, accaparer et capitaliser à son avantage les richesses du monde y compris les «spirituelles», la grâce, le goût, la beauté, l'esthétique des rapports sociaux, dénier toute valeur *en soi* à ces avantages qualitatifs, à ces impondérables dont on est privé.

* Exiger dans son fantasme idéologique que le dominant *reconnaisse un jour ses torts*, qu'il fasse amende honorable, déclare son imposture, avoue nuls et condamnables les avantages qui lui ont permis de dominer, et qu'il déclare ne tenir que pour impostures et faux-semblants les qualités et les «grâces» acquises à vos dépens car elles ont assuré son succès dans cette société -- laquelle fonctionne, il doit l'admettre, de façon partielle et truquée pour lui et pour ses pareils. Qu'il dévalorise ses valeurs puisque les reconnaître comme des valeurs, fût-ce contingentes et usurpées, reviendrait à objectiver en partie, à légitimer au moins dans l'ordre de l'immanence des règles sociales et des

institutions en place, la condition inférieure où se trouve le dominé.

* Répond en effet au ressentiment, la mauvaise conscience de ceux qui confessent avoir bénéficié et continuer à bénéficier de privilèges et en souffrent sans prétendre y renoncer. (Si pour Nietzsche, la mauvaise conscience est une déformation malade, inconnue des Maîtres et écoulée sous le nom de morale pour amollir et abêtir les subordonnés, il faut avouer qu'il n'y a plus guère de «maîtres» dans nos sociétés). Voir *Le Sanglot de l'Homme blanc*¹¹, critique de la mauvaise conscience tiers-mondiste et de l'auto-accusation devant les catastrophes politiques et économiques du (ci-devant) Tiers Monde.

La coopération de deux fausses consciences liguées dans leurs récriminations/culpabilités pour empêcher la mise en question de leurs mythes complémentaires et des pseudo-herméneutiques relativistes qui servent à les conforter.

* Deux sortes de capitaux: le dominant possède des biens, des femmes, des pouvoirs, des relations, du savoir-faire et du goût (il pense souvent: «des dons») et l'art d'exploiter tous ces avantages intelligemment. L'homme et la femme du ressentiment possèdent du manque, de l'aliénation, de la servilité, de la hargne, de la rancœur, des simulacres compensatoires, des paralogsismes revendicatifs, des conduites d'échec, mais cependant ils s'en font aussi un capital -- *verba et voces prætereaque nihil* -- et connaissent l'art de faire produire des «intérêts» à ce patrimoine de simulacres et de négativités. Ce capital est stable, enraciné, -- tout comme celui des dominants --, et lui aussi produit des *intérêts*, il apporte des bénéfices (voir plus loin: «Bénéfices secondaires»). L'homme du ressentiment voit fructifier le capital du ressentiment en intérêts. Il vit de ses intérêts, mais son capital ne diminue pas. Le ressentiment est une rente.

* Ressentiment, c'est aussi évidemment dans le rêve de passage à l'acte, le désir de vengeance, celui de faire payer les grands/riches/dominants, de «mettre le feu aux châteaux» etc., -- non point tant réclamer justice, comme droit de s'élever jusqu'à eux, que réclamer qu'ils deviennent *comme nous* pour changer, vivant dans des cabanes, des taudis, sales, bas, incultes. Toute «supériorité» suspecte, incivique. La justice conçue comme lit de Procuste, comme «égalisation par le bas.» Voir Sylvain Maréchal et les babouvistes: interdire dans la société égalitaire de l'avenir toute forme d'éducation «supérieure» de peur que les qualités naturelles épanouies de quelques-uns ne viennent troubler la rigoureuse et sainte égalité. Ou le «Tous à l'usine» de certains ouvriéristes au tournant du siècle...¹² Nous ne parviendrons pas à être comme vous, mais nous pouvons à tout le moins vous ramener à notre commun dénominateur. L'homme du ressentiment fait de lui-même la mesure du monde.¹³ C'est un peu le mythe de Circé et des compagnons d'Ulysse. Tous transformés en cochons.

* Non pas s'émanciper ni «s'élever», mais rêver de ramener les dominants à partager sa propre bassesse et à goûter ses frustrations.

* Non pas affronter la domination pour la supprimer, mais mettre en place des mécanismes de dénégation, de dissimulation des infériorités et inégalités perpétuées. Mépriser de tout son fanatisme ce qu'«au fond de soi-même», on sait ne pouvoir atteindre, ce à quoi on ne peut ni ne veut prétendre, mépris moins douloureux que d'avoir à intérioriser l'infériorité qui résulte de cette impuissance à «s'élever» ou à avoir à entrer en lutte globale contre tout cela.

* La Fable du renard et des raisins: «ils sont trop verts et bons pour des goujats. Fit-il pas mieux que de se plaindre?» [Mais ceci ne serait que du stoïcisme de la part du renard de La Fontaine, si on n'en faisait pas un principe collectif herméneutique général de revendications basé sur une dénégation.]

* Un grand dispositif de *simplification* du monde. (Ce qui peut passer pour un avantage.) Binaire, manichéen, dénégateur, égocentrique, a-dialectique (au sens hegel-marxien). La principale

de ces simplifications si pratiques est la «règle de l'ennemi unique» avec son grand moyen discursif, l'*amalgame*. Il faut que l'ennemi n'ait «qu'une seule tête» pour qu'on puisse espérer l'abattre d'un coup. Il faut que la diversité de ses opinions, de ses intérêts et de ses modes d'être ne soient qu'un «rideau de fumée» qui cache une vaste conspiration. Il faut aussi qu'on puisse reprocher à n'importe quel quidam de «l'extérieur», personnellement, tout le mal qu'*on* vous a fait, partant: qu'il vous a fait. Qu'il confesse les crimes des autres et batte sa coulpe! ¹⁴

Bénéfices secondaires:

* Comporte les bénéfices secondaires (au sens freudien appliqué aux résistances de la névrose) de l'infériorité et de l'exploitation subies: le droit de se plaindre, de geindre, de se complaire, d'avoir toujours une explication prête en cas d'échec de ses entreprises, de culpabiliser ceux qui sont en position dominante s'ils prêtent d'aventure l'oreille, de n'avoir pas à assumer de responsabilité face à sa condition.

* Un autre bénéfice secondaire, en extraordinaire progrès aujourd'hui, est pour le dominé-victime, réel ou fantasmé, de pouvoir se déclarer totalement *innocent* du cours des choses -- comme il se déclare déjà lui-même *pure* victime et non responsable à aucun titre de sa condition; il se lave les mains des désordres et des crimes qui se commettent au nom d'un Ordre qu'il n'a pas voulu et que son idéologie lui montre comme établie contre lui et ses pareils. Il est irrévocablement et congénitalement innocent et dés-intéressé, n'ayant aucune part aux intérêts investis dans un ordre inique.

Or justement, il n'en va jamais ainsi. L'esclave tire grand profit de la prospérité du maître même s'il ne reconnaît recueillir que les miettes du festin.

Son innocence qui lui permet de se poser en pur sujet moral, est une postulation totalement abstraite. Mais quel confort que de pouvoir en tout temps s'écrier, de quelque avantage que l'on bénéficie, «je n'ai pas voulu cela!»

* On conçoit que la victime ne se reconnaisse aucune complicité avec le bourreau, le volé aucune complaisance à l'égard de l'usurpateur, l'esclave aucun intérêt commun avec le maître. Dans les idéologies victimales, la *pureté* de la victime est un axiome.

* Il y a un *bonheur* communautaire dans le ressentiment: il est hargneux certes et frustré, mais il euphorise aussi ses partisans, il fait chaud au coeur, il donne la chaleur de la solidarité à ceux qui se reconnaissent dans son message, il permet des communions entre pairs et cousins mentalitaires; on n'est plus seul et on n'a plus honte, on se reconnaît entre ressentimentistes à des manières d'être, des connivences. On trompe ensemble ses regrets et ses déceptions. Le ressentiment est grégaire, il crée des colonies de «moi» fragiles agglomérés. Un bonheur aussi se trouve dans le fait que le ressentiment est facile et payant: l'essayer c'est l'adopter. Il s'apprend vite. (Voir «Identités» ci-dessous.)

Conduites d'échec:

* Le ressentiment comme conduite d'échec *built in*, incluse dans sa propre démarche: aller à l'avenir, mais pour se venger des torts subis dans le passé et proroger, conserver ainsi, perpétuer le passé aliénant qui vous faisait une communauté de malheur. Trouver dans les échecs successifs probables de tactiques de cette sorte, à *double bind*, la preuve surrogatoire de la méchanceté des dominants, et de la nécessité de ne pas s'adapter à l'évolution sociale qui leur a permis de triompher et qui fait que ça ne marche toujours pas pour vous.

* «Conduites d'échec»: je n'entends pas dire par là que le ressentiment ne puisse avancer ses pions et conquérir des positions. Je note seulement que l'aveuglement partiel procuré par ses idées fixes le conduit à élire fréquemment des tactiques irréalistes et à se renforcer par les conséquences d'erreurs de jugement qu'il ne peut pas reconnaître comme telles.

* Le ressentiment semble souvent plus avide de victoires symboliques que concrètes: changer des mots, extorquer des excuses, censurer des opinions divergentes, supprimer ou imposer des symboles. Il semble préférer l'ombre à la proie, ce qui tient à son ensemble de conduites d'échec.¹⁵

* Conduites d'échecs: elles tiennent aussi au fait que le ressentiment subordonne des fins positives (volonté de vérité, émancipation) à des fins toutes négatives (en vouloir aux «autres», les harceler, stimuler leur mauvaise conscience, en tirer vengeance).

Temporalité:

* UN RAPPORT MORBIDE AU TEMPS: l'avenir non comme ouverture, émancipation, dépassement, mais comme *épuration des comptes rancuniers que l'on entretient avec le passé*.

* Souvenir et rancœur.

* L'avantage idéologique du passé, c'est qu'on ne peut plus rien y changer. En effet, on ne voit pas bien comment il pourrait, comme tel, être vengé.

* Fatalement *tourné vers le passé* (quoiqu'inscrivant sa rhétorique sur un avenir compensatoire) et un passé à mémoire longue, plein de reproches remâchés, du souvenir d'offenses qui se perdent dans la nuit des temps dont chaque génération réactive le grief car son identité tient à ces manquements, ces mortifications, -- aggravés par transmission, par «tradition» inculquée, adressés aux autres qui sont dominants, et plein d'explications ad hoc des échecs de son propre groupe stigmatisé, jamais assumés car inassumables. Rien ne se «pardonne» (car pardonner suppose de se concevoir un jour sujet à part entière), rien ne se surmonte, on traîne après soi un lourd faix, un passé qui s'immisce dans tout action présente et qui interdit de jamais en avoir fini.

* La réminiscence obsédante des griefs anciens forme une socioanalyse interminable et jamais réussie, jamais liquidée. Un passé largement mythifié d'ailleurs qui empêche (c'est la fonction du récit qu'on s'en fait) de regarder en face sa condition présente et ses possibilités objectives...

* La perception du présent à travers l'histoire (infléchie et remaniée) des avanies passées sert principalement à nier certaines dynamiques présentes qui conduiraient à *relativiser*. Exemple classique: la thèse de la «prolétarianisme absolu» des classes salariées, de Jules Guesde à Maurice Thorez.

* Dans le ressentiment fonctionne un parallogisme temporel analogue à celui que Proust prête à Swann jaloux: la joie de se figurer anticipativement le plaisir qu'on aura quand on n'aimera plus et qu'on sera vengé enfin par le regret que peut-être les avanies qu'elle vous a fait subir inspireront à l'aimée -- sans comprendre que ce jour-là on sera devenu autre et indifférent à une revanche qui sera sans saveur.

* ÉTERNISER. Parce que ce monde change, qu'il évolue selon une dynamique dont on ne contrôle pas les rouages, vouloir ne pas changer, persister dans des fidélités et sentir méritoire la constance dans la pauvreté d'esprit.

* Interminable (et profitable à ce titre pour tous les démagogues et professionnels du ressentiment cultivé pour lui-même). Impossible à éliminer, compenser, satisfaire, impossible de «come to terms» avec les Autres. Le non-dépassement. La perpétuation. Inextinguible.

* Le ressentiment comme tonneau des Danaïdes.

* Mémoire longue. On peut appliquer aux idéologies du ressentiment la formule fameuse sur les aristocrates revenant d'exil en 1815, n'ayant «rien appris et rien oublié.»¹⁶

Identité:

* Ressentiment et narcissisme. Narcissisme de l'échec et du groupe stigmatisé.

* TRIBALISME ET RESENTIMENT: le ressentiment est premier, il est ce qui *soude* la tribu dont l'identité-cohésion ne résulte que du ressassement collectif de griefs et de rancunes. LE RESENTIMENT FAIT TRIBU: VOICI L'ESSENTIEL.

* FAIRE TRIBU: les «tribus» sont en effet des entités artificieusement *créées*; cela veut dire qu'activement l'idéologie du ressentiment cherche à contrer la *fluidité* sociale, à endiguer les interactions et interpénétrations extérieures d'une part, et à dissimuler et nier l'*hétérogénéité* du groupe ressentimentiste même. Celui-ci, -- en dépit de la rhétorique partagée par ses membres, -- peut être en effet fort peu homogène, fort inégal de conditions et de mœurs; dans le groupe (selon un postulat général des agrégats sociaux), des relations de pouvoir existent ou s'établissent, que les docteurs et orateurs de la tribu s'acharnent à nier en proclamant l'unité essentielle et «organique» du corps tribal.

* DU RAPPORT DU RESENTIMENT AVEC LE COMPLEXE IDENTITAIRE: UN NARCISSISME DE L'OPPRIMÉ, -- compensation au retrait d'amour du monde extérieur, moyen de ne pas affronter ni évaluer les habitus serviles et envieux qui résultent de l'oppression même, volonté affirmée de s'émanciper un jour -- mais en prétendant fantasmatiquement conserver les traits et habitudes, les manières de voir qui résultent de l'oppression. Les exalter même, faute de pouvoir en changer. En imposer la présence aux Autres, les obliger à feindre de me considérer. Par une inconséquence bien connue, nier certes les valeurs des Autres, les décrier, mais attendre cependant du regard des Autres qu'ils me reconnaissent un jour et confessent voir ma grandeur et ma force -- eux que je hais parce qu'ils me voient bas et faible et me le font depuis toujours sentir.

* Les groupes dominants ou (disons) non dominés, non obsédés par un grief, ont la latitude de ne pas s'intéresser exclusivement à eux-mêmes, l'estime de soi leur est acquise -- ce qui leur laisse tout le temps de réfléchir au monde extérieur et éventuellement de le conquérir. Le dominé à ressentiment met au contraire tous ses efforts à s'aimer, corps et âme, -- à s'aimer dans sa différence dont il cherche à faire une plénitude et une singularité, mais cette tâche narcissique consomme trop d'énergie pour qu'il puisse en investir beaucoup dans un monde qui lui échappe -- cette déficience peut bien sûr elle aussi tourner en grief contre les succès du dominant.

* Narcissisme. Complaisance à soi-même et singulièrement à l'égard de ces traits que le monde extérieur juge peu enviables ou misérables.

* RESENTIMENT ET ETHNO/ÉGOCENTRISME, tout ramener au tort subi, au manque et à sa dénégation interminable. Nous et eux. Inconséquence fondamentale de la logique du ressentiment: nier totalement le manque et revendiquer interminablement sa rétrocession (ou la rétrocession d'objets substitutifs, métonymiques), ne jamais laisser se fermer la blessure narcissique.

* Adhésion facile des groupes dominants aux idéologies de l'universel, du progrès etc. Les idéologies du ressentiment au contraire comme particularismes. Narcissisme des petites différences. En élargissant abusivement le sens de ce mot, on pourrait dire que ces idéologies sont toutes des «*régionalismes*».

* Narcissisme du manque, exhibitionnisme de castration. S'aimer pour ce dont on est privé.

Si personne ne nous aime ni ne nous admire, accordons-nous tout l'amour dont nous sommes frustrés. Si l'estime de soi caractérise l'ethos aristocratique, proclamer qu'on n'est pas moins

aristocrates à cet égard.

* **RESSENTIMENT ET XÉNOPHOBIE.** Soupçonner d'abord tout «outgroup» d'être au service, aux bottes du dominant et épier les avantages que pourraient acquérir ce groupe et dont fatalement il nous dépouillerait pour pouvoir se mettre à le haïr à son tour.

* Les regroupements idéologiques (sociaux, socio-sexuels, nationaux) se forment par: une revendication première, une «réclamation» face à un sentiment de dépossession, par la dénégation/compensation partielle de celle-ci, et en même temps par le grief et la rancœur à l'égard d'autres, censés avoir causé le préjudice et usufruitaires du «bien» dérobé. Les groupes ethniques ou sociaux ne se définissent donc pas à l'origine par une identité collective pleine (ils finissent certes par se bricoler un moi collectif), mais par un *manque*, une infériorisation collectivement éprouvée et les revendications qui découlent d'une perte commune. C'est à voir fonctionner sous de multiples avatars dans tous les tribalismes contemporains (variantes populistes de l'anti-capitalisme, racisme anti-raciste, féminisme séparatiste, nationalismes et régionalismes, chauvinismes de clocher, activismes des minorités, relativismes culturels et intellectuels).

* Des majorités peuvent du reste fort bien s'imprégner de ressentiment à l'égard d'infimes minorités: voir l'exemple plus haut de l'antisémitisme.

* A quoi reconnaître les siens? Aux mêmes rancunes. Un des nôtres s'il n'est pas rancunier, c'est mauvais signe, il se prépare à nous renier...

* Non seulement souder la tribu, mais assurer sa «reproduction à l'identique» [formule de P.-A. Taguieff, dans un autre contexte¹⁷] de génération en génération. Le ressentiment s'inculque bien si on prend les gens assez tôt, avant qu'ils ne soient infectés par des idées de libération rationnelle et d'universalisme.

* Le ressentiment comme patrimoine (on a dit «capital et intérêts» plus haut) que les parents lèguent aux enfants.

* Les idéologies tribales essayent de dissimuler par dénégations diverses cette origine de leur identité dans le manque et la rancune (v. ci-dessus): elles singeront donc les modèles de prestige inventés par d'autres pour se bricoler un capital symbolique positif. Elles vont se doter d'une culture en simili, simulacre consolateur, et construire des panthéons où mettre «les leurs». Jouer au Prométhée au petit pied. Voler le feu sacré. Instituer des *Cargo Cults*. Singer les Grands, faire comme eux pour que les Dieux veuillent nous écouter. Se bricoler une identité qui soit la caricature, l'ersatz de l'identité dont se pare le dominant, puis la chérir et l'exhiber.

* Narcissisme des petites différences dans les haines tribales d'aujourd'hui. On disait il y a quelques années que la seule différence entre Serbes et Croates était l'alphabet cyrillique des uns, latin des autres, parlant le même serbo-croate. Voire!

Encore sur ce thème dans une fameuse utopie satirique: les factions politiques à Lilibut [selon Swift]; les grosboutistes et les petitboutistes.

* Le ressentiment comme *auto-intoxication*, enivrement entretenu dans l'âme de ses zéloteurs par sa propre propagande. «Ne prêchez que des convertis...» Comme un homme toujours entre deux vins. Et le ressentiment enivre ses zéloteurs car «il ne met pas d'eau dans son vin».

* Un piège pour ceux qui sont dedans, un labyrinthe dont on ne sort guère que les pieds devant.

* Tout ce que possède le dominant est méprisable, jusqu'au jour où un des miens s'en empare, alors, transmutation, on admire parce qu'on a pu s'annexer la chose.

* N'avoir de compte à rendre qu'aux siens. Devant tout jugement, toute invocation de valeur ou de norme, se demander d'abord quelle est l'*identité* de l'énonciateur. Appartient-il à notre groupe, nous sommes prêts à l'écouter. Sinon, ce qu'il dit est d'office sans valeur. Ses arguments les plus

pressants ne sont que l'épiphénomène de l'hostilité dont son groupe nous poursuit et cela ne nous atteint pas.

* On pourrait trouver quelque chose de positif dans le ressentiment: il créerait de la solidarité, fût-ce par le biais de la dénégation rancunière. Mais cette solidarité tient surtout de la conspiration du silence. Il ne faut pas avouer à un «étranger» nos faiblesses et nos difficultés. Dans les grandes familles paysannes, si la cousine Hortense a mal tourné et travaille dans un bar sur le Vieux-Port, on la renie, on ôte sa photographie de la grand-salle, mais il ne faut pas qu'un citadin narquois vienne vous parler d'elle, il serait bien reçu!

* Narcissisme, tribalisme, axiologie tribale, contre-racisme, particularismes... Mais le ressentiment n'est pas que repli sur «les siens». Il ne renonce pas à impressionner le monde extérieur et à faire venir à résipiscence les dominants. Il entend que ceux-ci finissent par légitimer *ses* idéaux, *sa* culture et *ses* savoirs. Il n'exige pas que les gens du «dehors» les adoptent: ils sont trop différents de lui. Mais qu'ils leur rende hommage, -- par mauvaise conscience ou par diplomatie. Le ressentiment a besoin des ci-devant maîtres et de leurs complices, non pour briser ses chaînes mais pour qu'ils s'abaissent jusqu'à lui. Ce que dénote le mot de «tribalisme» donc, ne dit pas tout. La société contemporaine se mue en une juxtaposition hostile de tribus revendicantes, sourcilleuses face aux empiètements de territoire. Mais ces tribus veulent un statut, une légitimation publique. L'université, la presse, quelques autres secteurs de ce qui demeure de la sphère publique sont censés arbitrer entre leurs revendications.

D'un ressentiment l'autre:

* Deux ressentiments en face l'un de l'autre. Ils se regardent avec malaise, en chiens de faïence. Ils se ressemblent d'ailleurs, comme lesdits chiens de faïence. Mais les griefs de l'un relativisent ceux de l'autre (ce qui déplaît à l'un comme à l'autre) et leurs rancunes se caricaturent réciproquement.

* L'activiste du ressentiment découvre avec réprobation le ressentiment des autres prétendants à l'état de victimes (il le reçoit avec indignation quand ce ressentiment le prend soudain pour cible, qu'il s'en prend à lui), mais il ne reconnaît pas en revanche son propre ressentiment parce que celui-ci lui paraît découler de la nature des choses. La parabole de la paille et de la poutre...

* La tribu du ressentiment n'aime pas être confrontée à d'autres tribus de même farine avec leurs rancunes et leurs revendications. Elle voudrait prétendre à l'exclusivité dans l'état de protestataire et de victime. Et puis les rapports d'interdépendance dans la vie sociale sont tels que les autres tribus risquent de formuler des griefs qui la visent et viennent brouiller son idée fixe ou en offrir une caricature perturbatrice. La logique essentielle du ressentiment est telle que chaque identité revendicatrice se conforme au même paradigme général et présente *mutatis mutandis* les mêmes traits, mais chacune, repliée sur ses obsessions et sur l'unicité de son déni de justice, voudrait avoir l'exclusive d'un récit exemplaire de dépossession et de persécution qui perdrait de sa force au vent de la concurrence.

Dialectique et rhétorique:

* A concevoir comme un *enchaînement* logiquement immuable de stades idéologiques et rhétorico-dialectiques dans une relation de correctifs heurtés les uns avec les autres: griefs, retournement de valeurs, dénégation, projection, auto-satisfaction etc.

* «Le chaudron était déjà fendu quand je l'ai reçu; je l'ai rendu intact; et d'ailleurs je n'ai

jamais emprunté ce chaudron». Tel s'énonce le vieux PARALOGISME DU CHAUDRON: trois arguments qui, pris isolément, seraient possibles, plaidables et qui, s'ils étaient démontrés, vous disculperaient, -- mais dont la coprésence trahit une volonté trop brouillonne de rejeter toute responsabilité pour le bris du fameux chaudron. L'argumentation du chaudron est contradictoire et nulle à force de vouloir trop prouver l'innocence de l'énonciateur.

Je suis inférieurisé, asservi et j'en souffre. Mon inférieurité est ma gloire et mon mérite. -- Les biens, les vertus et les talents dont se parent les dominants et leurs séides sont sans la moindre valeur. -Ces biens, vertus, talents, ils nous les ont dérobés, ils en jouissent à nos dépens.-- Nous sommes sans aucune responsabilité envers la condition où nous nous trouvons, tout reproche doit s'adresser aux Autres. -- Nous avons également nos valeurs et nos vertus qui valent bien celles des autres. -- Nous dénonçons l'ostracisme dont nous avons été frappés. -- A chacun son axiologie et son développement séparé. -- Notre rancune de victimes, de lésés doit s'étancher dans une prochaine revanche; il faudra faire rendre gorge aux usurpateurs et leur imposer nos règles du jeu. -- Nous serons en droit de reprocher encore aux dominants les moyens déplaisants que nous sommes contraints d'utiliser contre eux. -- L'avenir nous libérera de nos griefs. -- Nous persisterons éternellement dans notre essence, c'est-à-dire dans cette rancœur qui fait notre force et constitue notre être.

C'est le raisonnement du chaudron, plus étendu que jamais: une séquence heurtée de dénégations autour d'un *manque qui est mué en raison d'être et qui n'est pas pleinement assumable pourtant*.

* Et encore, dans la même séquence: nous revendiquons le statut de victimes au nom de la Justice, -- mais nous refusons tout arbitrage au nom d'une justice qui transcenderait nos rancunes et nos particularismes.

* Le ressentiment est *humain* (trop humain). «Vouloir le beurre et l'argent du beurre», «chacun voit midi à sa porte», «quand on veut noyer son chien...» Il ne manque pas de bons vieux dictons qui se réfèrent à sa logique. (Il est vrai que la sagesse des Nations ne le fait jamais qu'avec ironie tempérée d'indulgence.)

* Dans le ressentiment fonctionne une *dialectique éristique* sommaire, l'art d'avoir toujours raison (Schopenhauer), d'être inaccessible à l'objection, à la réfutation comme aux antinomies qu'on décèle, un dispositif inexpugnable et aussi une réserve inusable (voir ici certains nationalismes de longue durée avec leur perpétuation démagogique): on n'a jamais gagné, il demeure toujours des torts anciens qui n'ont pas été corrigés, des cicatrices qui rappellent le passé et ses misères, le ci-devant groupe dominant est toujours là et -- si on n'est pas parvenu à s'en débarrasser totalement, à l'annihiler -- il conserve toujours quelque supériorité, quelque avantage qui en fait l'obstacle infini à la bonne image qu'on voudrait avoir de soi.

* Il y a quelque chose de diaboliquement simple dans les raisonnements du ressentiment. Dans la logique «ordinaire», les échecs ouvrent la possibilité de revenir sur les hypothèses de départ et de les corriger. *Dans le ressentiment, les échecs ne prouvent rien contre le système, au contraire, ils confortent ledit système*, ils se transmutent en autant de preuves qu'on avait depuis toujours raison et que décidément «les autres» vous mettent encore et toujours des bâtons dans les roues. Un système où les démentis de l'expérience ne servent jamais à mettre en doute les axiomes, mais les renforce est un système *inexpugnable* par nature.

* Le ressentiment dévide des simulacres de raisonnements non tant pour convaincre le monde extérieur dont il n'attend rien de bon que pour ressasser sa vérité aux oreilles des siens et dissuader de toute velléité de critique les membres de sa tribu qui seraient tentés de raisonner «par eux-mêmes» ou qui pourraient avoir des doutes. On leur interdit de s'écarter de la foi tribale et de

se dérober à la discipline de groupe. Convaincu de l'union néfaste et conspiratoire des autres, il exige des siens l'unanimité et la soumission sans murmure aux articles de sa foi. Le ressentiment est un *trou noir*, la lumière n'en ressort pas. Qui n'est pas avec nous est contre nous: grande formule qui a été appliquée avec de multiples variantes par tous les ressentiments. Le coût de la dissidence est énorme. Il n'y a pas de différence pour les pédagogues tribaux entre la critique de détail et l'apostasie totale. Ceux qui seraient tentés par l'indépendance d'esprit doivent y penser à deux fois.

* Le ressentiment est un fidéisme: il exalte la foi et rabaisse l'examen.

* Si le succès «séculier» n'est pas, en toute logique, la preuve nécessaire du mérite, la sophistication du ressentiment tire de cette proposition la thèse que l'insuccès ici-bas est au contraire un indice probable dudit mérite.

* L'habitude prise de *comparer* pour revendiquer devient une névrose collective prolongée. Le ressentiment est à voir se répéter constamment et se renforcer comme cause et dénégation immédiate du collectif insuccès de ses entreprises.

* Dans tous les cas, on peut lire sous-jacent à la logique du ressentiment un raisonnement par les conséquences que l'on refoule bien vite: celui-ci vous justifie de refuser obstinément d'envisager de vous placer d'un autre point de vue. Les raisonnements du ressentiment doivent être butés, têtus, hargneux s'il faut. S'il n'en était pas ainsi, si toute la construction, l'herméneutique du ressentiment n'était pas irréfutable ou était simplement ouverte à débat, *alors* j'aurais sans doute à reconnaître un jour avoir quelque part à mon propre malheur, alors certains de mes goûts et mes dispositions et *mon ressentiment même* seraient de fait susceptibles d'être diagnostiqués comme des signes d'une condition aliénée, de peu de raffinement et de «grandeur», et alors seule la lutte dans le monde empirique, en partie donc sur le terrain de l'adversaire et non un programme de *mundus inversus* chimérique, pourrait m'émanciper, et de fait m'émanciper d'abord de moi-même.

De sorte qu'émancipé de tout cela, je ne serais plus ce qui fait toute mon identité présente, c'est à dire un noeud de rancunes. Et donc je ne serais jamais vengé *moi* puisque mon moi collectif futur aurait dépassé, liquidé ce pour quoi je fais de l'avenir auquel j'aspire une simple REVANCHE DU PASSÉ.

* On revient au relativisme ou séparatisme idéologico-tribal: un jugement, une opinion valent, a priori, sans considérer leur contenu ou leur force, ce que vaut congénitalement ou par essence leur énonciateur. Et congénitalement on naît/est avec ou contre le peuple du ressentiment. Dedans ou dehors. Audible donc ou inaudible. D'où l'argument *ad personam* généralisé. Disqualifier l'argumentateur extérieur pour faire l'économie d'une discussion oiseuse. Et dire aux siens: n'écoutez pas ces gens-là, bouchez-vous les oreilles, ils ne sont pas des nôtres avec leurs beaux discours, ne leur prêtez pas attention, vous risqueriez de répliquer et vous seriez en fin de compte amenés à vous voir avec quelque recul et à *relativiser vos griefs*.

Vous seriez peut-être bien amenés à voir aussi que d'*autres* peuvent avoir des griefs contre vous car (en dehors du manichéisme idéologique), il n'y a pas de purs victimes et de purs oppresseurs dans les relations politiques et sociales, il y a partout des relations, inégales certes, de dépendance réciproque et d'imposition de pouvoirs partiels. Le contentieux de l'un, si gros soit-il, n'invite pas le juge à ne pas considérer le contentieux de son adversaire. D'autres pourraient plaider leurs griefs et vous interdire de vous boucher les oreilles. La pire des choses!

* Horreur des objectivations venues de l'extérieur qui seraient «insensibles» à sa «spécificité». Il faut toujours lui rendre hommage d'abord, tenir compte de son hypersensibilité, de ses susceptibilités d'écorché. Quand le ressentiment accepte de parler à quelqu'un d'extérieur à qui il suppose d'abord de la bonne volonté, il finit par devoir dire, défrisé: «Vous ne pouvez pas comprendre décidément». Voir les travaux en analyse de la conversation sur «You just don't

understand!»

* Le ressentiment *ne veut pas discuter* puisqu'il ne peut souffrir d'avoir tort ou d'être mis en contradiction, signes que sa dialectique même serait faible et vulnérable. Mais il veut bien se trouver des puissances tutélaires, des doctrinaires et des guides et faire remise de soi. Il a besoin de porte-parole, de procureurs et de tribuns derrière lesquels le peuple du ressentiment psalmodie en chœur antique, approuvant sans cesse.

* Qui n'est pas avec nous est contre nous. Et si vous n'êtes pas avant tout débat avec nous, nous ne discuterons pas. Voyons donc maintenant ce que vous aviez à dire...

* Si nous n'avons pas réussi à vous égaler jusqu'ici, c'est que vous avez truqué les règles du succès. Car nous vous valons et nous n'avons d'ailleurs pas à le démontrer. On peut dire encore mieux, si le succès des nôtres ne vient toujours pas égaliser les situations: acceptez donc d'entrer dans le jeu et de rejouer toute la partie avec un handicap que nous déterminerons, ou créons des règles par lesquelles toute évaluation sera impossible. Décidons par exemple que quiconque fait mine d'évaluer perd la partie. Ou enfin: nous ne sommes faits pour aucune de vos règles présentes ou futures, toutes nous frustrant et nous font ombrage car nous ne sommes *pas de la même espèce* que vous. Nos valeurs ne seront jamais les vôtres ni notre façon de raisonner. Si vous nous aviez imposé quelque dispositif discriminatoire, nous aurions poussé de hauts cris, mais ce que nous voulons en fin de compte, ce sont deux règles du jeu: une pour nous, une pour vous et les vôtres. Continuons la partie à partir de là.

* Le ressentiment et son style, sa rhétorique: il fait des scènes, étale sa colère, son *humiliation*, ses rancunes indignées, ses revendications toujours insatisfaites, les outrages subis, les incompréhensions essuyées; il ne souhaite pas au fond faire preuve de sang-froid, ni accepter d'argumenter ses revendications et d'être peut-être acculé ainsi à examiner des compromis rationnels. Quand on n'est pas aussitôt de son avis, de son bord, il s'indigne, il étouffe d'indignation à la moindre réserve; la moindre réticence à endosser ses idées le confirme dans le fait qu'il est opprimé et isolé et que le monde alentour ne lui veut que du mal. Si on lui demande d'argumenter certains faits allégués, ou de prendre en considération d'autres données, il se trouve mal, pousse des cris aigus, donne ainsi (il s'en doute dans des moments de lucidité fugaces) la mauvaise impression que sa cause n'est pas si bonne qu'il faille la défendre par tant de pathos et d'«hystérie».

* Le pathos permet ici à la fois d'intimider l'adversaire ou le témoin de ces gesticulations menaçantes *et* de dissimuler les déficiences du logos, de la dialectique, la difficulté à communiquer. Mais l'homme et la femme du ressentiment soupçonnent que les dominants adversaires jugent avec un peu de mépris et une ironie plus ou moins dissimulés, du haut de leur «supériorité» usurpée et maudite qui trouve ici une occasion *de plus* de s'affirmer, toute cette «théâtralité» et cet irrationalisme, -- et ce jugement, à bon droit soupçonné, renforce le ressentiment dans son ressentiment.

Il voulait que ses accès de rage attirent l'attention, impressionnent l'adversaire et voici que l'adversaire s'en moque sous cape et lui fait sentir de façon cuisante que les tactiques oratoires de pur pathos sont des indices non-douteux de l'aliénation intériorisée, -- subie et reconnue. Il doit se contenter de parvenir au moins à exaspérer au bout du compte, à fatiguer la patience des autres.

* La dialectique du ressentiment *intimide*. Elle cherche à intimider. Avec son pathos et ses inconséquences, elle place l'auditeur devant un dilemme embarrassant: *ou* dire à la victime prétendue qu'elle raisonne comme un tambour percé, -- par cette outrecuidance, se voir placé aussitôt dans le camp des adversaires et confirmer ainsi paradoxalement le ressentimentiste dans sa vision des choses; *ou* approuver du bout des lèvres, garder «de Conrart le silence prudent», justifier sa prudence ou sa condescendance par une sorte de pitié philanthropique. La logique barbare du

ressentiment n'est-elle pas une preuve surrogatoire du fait que le peuple du ressentiment a été bien dépossédé? Il peut être méritoire de ne pas éplucher de trop près les dossiers et les réquisitoires de gens qui semblent avoir tant et de si criants sujets de plainte.

* On peut lire dans les grandes tirades des doctrinaires du ressentiment une intimidation explicite *et* une supplication muette: ne vous avisez pas de nous révéler que nos théories n'ont pas le sens commun, cela nous ferait trop de peine.

* Si d'ailleurs vous nous dites que nos convictions n'ont pas le sens commun, cela prouve que vous vous placez du côté des dominants, donc, nous sommes bien d'éternels brimés et mal aimés et tout le monde est contre nous, -- et donc nos théories avaient bien le sens commun! On le voit: le ressentiment a recours quand il le faut à des figures dialectiques retorses, le dilemme *ad hominem* conforte sa logique inexpugnable.

* Toute critique d'une idéologie se fait nécessairement «de l'extérieur»: une critique d'adhésion n'est pas une critique. La critique est nécessaire, même si elle s'adresse aux tenants d'une plus ou moins juste cause. Si la critique juge irréalistes, étroites, contradictoires, aporétiques les thèses et tactiques de l'idéologie analysée, on ne peut qu'exiger qu'elle fournisse ses exemples et ses raisons. Le ressentiment ne l'entend pas ainsi: s'arroger le droit de critiquer sans adhérer lui paraît une outrecuidance condamnable à priori. Dans l'alternative -- de deux choses l'une: ou cette idéologie présente de tels défauts et il convient de les reconnaître, ou la critique est présomptueuse et impertinente, -- le ressentiment est organisé pour n'envisager jamais que la seconde branche de l'alternative.

* Il y a un chantage implicite dans le militantisme de ressentiment. Rien ne pourra nous lasser, alors si vous voulez l'apaisement et l'harmonie, cédez à nos revendications. Quand nous aurons ce que nous voulons, nous vous fichons la paix. Peu importe que nos griefs vous paraissent mal fondés, faites-y droit et nous ne vous harcèlerons plus. On peut céder à ce chantage pour découvrir que, le compromis une fois conclu, rien n'est arrangé et tout recommence. Le compromis lui-même engendre des griefs nouveaux qui viennent s'ajouter aux anciennes rancunes. Pour la femme et l'homme du ressentiment, l'appétit vient en mangeant.

* Le ressentiment, s'il est peu rationnel, ne se motive pas moins par de «bonnes raisons».¹⁸ Plus exactement le *choix* d'une rhétorique du ressentiment, dans une querelle sociale donnée, peut s'expliquer par de bonnes raisons: l'autocritique peut être douloureuse et paraître démobilisatrice; le ressentiment donne des bénéfices idéologiques immédiats; il s'inculque et se propage facilement; il *fait masse*, au contraire de propagandes plus nuancées et complexes qui dépendent de l'effort rationnel de leurs éventuels adeptes.

Herméneutique:

* Herméneutique du ressentiment: tout est ramené au tort subi et on parvient à le voir manifesté dans toute différence avec soi aussitôt perçue comme privilège abusif. Le ressentiment est devant le monde comme un obsessionnel devant une tache de Rorschach.

* Herméneutique sans surprise: confirmation perpétuelle de ses axiomes et de ses soupçons.

* Ressentiment et folie raisonnée (V. Ant. Porot, *Manuel alphab. de psychiatrie clinique*), avec ses sous-catégories: délires chroniques d'interprétation, délires de revendication, de querulence, certains délires de préjudice. Folie raisonnée: les formes du raisonnement mais au service du délire.

* Dans ses rapports avec la névrose (mais n'est-il pas le noyau de toute névrose?), le ressentiment est hystérique, il est paranoïaque (folie raisonnée) et il est obsessionnel, il interprète

constamment et pour cause: les apparences sont contre lui, d'une part, et de l'autre il lui faut traiter tous les événements du monde comme se rapportant à son problème. Il se raconte les histoires continuées de romans familiaux interminables. Il cherche à nier que le monde apparent où il est si peu soit le vrai, -- c'est donc le monde d'un démiurge malveillant.

* Paranoïaque, le ressentiment «se sent visé» constamment et ne croit jamais à l'innocence/indifférence de l'Autre, des autres.

Éthos et pathos:

* Le dominant se flatte volontiers d'être «en possession de lui même», son ethos de discussion est le flegmatisme, alors que pour le subordonné asservi la revendication de justice se mélange toujours de mélodrame; le dominé est «possédé».

* Ressentiment= essentiellement RANCUNE comme éthos, attitude devant le monde. Ressentiment= désir de revanche. Revanchisme. Revanchard.

* Persécuteur-persécuté: rancunier et têtue, hargneux.

* La rancune supporte tout pour s'assouvir; dans le ressentiment, la volonté de liberté n'est jamais si bien étanchée que lorsqu'on parvient à attenter à celle des autres.

* On se souvient ici, du point de vue en contraste des morales aristocratiques, que la *clémence* (voir *Cinna* p. ex.) définissait, signalait le Prince vraiment noble. La notion de sublime dans l'esthétique classique, remède contre la tentation du ressentiment.

* Non seulement pétri de rancunes, mais -- c'est essentiel -- de rancunes déniées comme telles: ce sont les *autres* qui nous en veulent, qui nous dépouillent, nous sommes des victimes (et nous le demeureront à jamais) et donc bien incapables de vouloir nuire à quiconque. Nous nous défendons. Au contraire même, nous nous laissons tondre, nous sommes des moutons, le seul reproche qu'on puisse se faire entre soi est de ne pas savoir haïr assez les dominants et leurs séides alors que nous aurions bien sujet, de ne pas geindre et gémir assez fort. Encore un effort...

* État de victime: imprescriptible. Agréable privilège...

* La rancune du ressentiment est maximaliste. Elle s'étend. Il en vient à en vouloir au «système» tout entier, puisqu'en accepter ne fût-ce qu'une partie de la logique reviendrait *ipso facto* à se juger en partie aussi responsable de sa basse condition, de ses difficultés et condamné à en sortir par ses propres efforts.

* Ressentiment et *contemptus mundi*. Mais la contradiction se répercute ici: le «mépris du siècle» ne conduit pas l'homme du ressentiment à se faire ermite et à prier pour les iniques. Il méprise ce monde que d'autres ont fait à leur image et qu'ils gouvernent mais veut cependant y faire entendre ses griefs et trouver à s'y venger.

* «Demandez l'impossible»: compris en dehors de tout lyrisme soixante-huitard, c'est une grande stratégie de *perpétuation* du ressentiment. Celui-ci ne peut que redouter de voir partie de ses griefs satisfaits, le privant de cause et le contraignant à regarder sobrement sa place dans le monde. On peut repérer dans beaucoup de programmes revendicateurs l'un ou l'autre point évidemment impossible à satisfaire. Avec ce point au programme, on est sûr que cela pourra continuer indéfiniment.

* Ressentiment et frustration, catharsis ratée. Ou encore autopunition concomitante de la volonté de faire payer le dominant à tout prix. Infantilement, on punit l'autre au prix même d'une auto-punition... Type exemplaire de ceci: la femme frigide selon WILHELM STEKEL: non pas: je ne peux pas, mais: je ne veux pas, je ne lui ferai pas ce plaisir...¹⁹

On peut aussi penser au petit garçon qui se tape lui-même dessus pour ainsi «punir» sa mère

de l'avoir précédemment puni.

* Le ressentiment n'est pas exclusif d'un sentiment de culpabilité, d'une médiocre estime de soi qu'il travaille à refouler sans cesse ou qu'il projette sur le monde extérieur.

* Il sait qu'il n'est pas *noble* et doit s'arranger pour faire du sublime avec de l'envie et de la hargne. Un de ses sublimes favoris est de prétendre venger la mémoire de ses ancêtres et collatéraux. Entretient un esprit de vendetta qui va bien avec l'horizon de pensée tribal.

* Ressentiment: séquence Psy: haine de soi, fragilité du moi collectif, dénégaration et projection des sentiments négatifs sur l'autre fantasmé, etc.

* Ressentiment et psychanalyse d'Adler, complexe d'infériorité. Aussi conception du complexe de castration chez Freud. (Voir le concept de (Dé)négation, *Verneinung*.)²⁰

* Dénégaration du réel: dénégaration notamment de la coexistence future inévitable avec l'autre fauteur d'infériorisation. Il faudrait pouvoir convaincre les innombrables «séparatismes», nationalistes, sociaux, sexuels, que, demain comme aujourd'hui, quoi qu'ils fassent, se posera la question d'une coexistence rationnellement acceptable avec leurs voisins-ennemis et qu'il est des tactiques qui, -- même oratoirement légitimées par une exigence de justice, -- ne portent pourtant que le repli pérennisé en des «retranchements» où le ressentiment se prépare à indéfiniment entretenir sa rancune et indéfiniment reprocher au monde extérieur de ne pas accueillir sans réserve sa «différence» et son exclusivisme.

* Le ressentiment est processif, il a de lourds dossiers pleins de ses griefs, il craindrait d'en oublier, il les rappelle et les ressasse et ça remonte loin.... Il n'y a jamais prescription. Il n'en est pas de trop petit: il n'approuve pas l'adage *De minima non curat prætor*. Il se cherche un Juge transcendantal et bien disposé, mais redoute de devoir étaler sa cause devant des arbitres qui sont peut-être tous à la botte des Autres, les dominants.

* D'où le lugubre spectacle de la fin de ce siècle vue à travers les medias: une société de litiges et de différends, traînés sans répit du tribunal de district à la Cour suprême. Avec en plus les statistiques qui «prouvent» ce qu'on avance. Faute de critères civiques communs et d'espairs partagés, il ne reste que l'éternelle statistique qui objective la victimité des victimes et qu'il est toujours méritoire de tripatouiller.

* REMACHER. Le ressentiment *remâche* ses rancoeurs. Il ne peut pas en sortir, elles l'obsèdent. Il ne pense qu'à ça. Le travail du ressentiment est interminable. On songe à la petite phrase de Gambetta: «y penser toujours, n'en parler jamais». [De l'Alsace et de la Lorraine]. Les patriotes français d'après 1870 n'ont pas suivi la seconde partie du précepte, ils en ont aussi *parlé* énormément.

L'Autre, les autres:

* L'Autre, fauteur du Tort premier, ennemi héréditaire et source de ressentiment figuré comme une essence statique, transhistorique: faire payer à ceux d'aujourd'hui les torts qu'on m'a faits (nous a faits) il y a deux, trois générations. Si ce n'est toi c'est donc ton frère ou bien quelqu'un des tiens... Car s'il n'y a pas de responsable *in præsentia*, -- aussitôt désigné comme coupable par ses mérites apparents eux-mêmes, par la position qu'Il occupe au dessus de moi, -- alors ma frustration, mon infériorisation sont irrémédiables puisqu'il ne s'agit pas de me donner les moyens de les dépasser, mais de pouvoir les leur reprocher indéfiniment.

* D'où le ressentiment qui a la mémoire longue, est LE GRAND ENTRETENEUR DES MYTHES DE RESPONSABILITÉ COLLECTIVE PERENNE. Il exige toujours de ceux qu'il identifie comme représentants du groupe autre, qu'ils reconnaissent personnellement leurs torts et

les usurpations des leurs. Et qu'ils paient...

Voir les innombrables avatars de ceci au cours du présent siècle.

* Supposer que les «autres» ne pensent jamais qu'à nous (pour nous nuire), se déterminent dans toutes leurs décisions et leurs actes par rapport à nous. Ceci est fondamentalement la «gnoséologie» paranoïaque du ressentiment.

* Grand inventeur de *récits de conspiration*. Les adversaires passent leur temps à ourdir des trames, ils n'ont de cesse de lui tendre des rêts. Comme ces menées malveillantes ne sont guère confirmées par l'observation, il faut supposer une conspiration secrète, -- et se convaincre de son existence aussitôt l'hypothèse envisagée. Et comme le ressentiment s'empêtre dans ses propres contradictions, qu'il subit la malencontre du réel [Lacan], et que ses revendications demeurent peu intelligibles «à l'extérieur», cette conspiration se confirme constamment.

* Idéaltype de cette angoisse de conspiration: *Les Protocoles des Sages de Sion*.²¹

* Le ressentiment croit qu'il cherche à se débarrasser de la tutelle d'un maître abusif, usurpateur et au fond pas meilleur que lui, mais il a besoin essentiel d'un *Maître* pour indéfiniment diriger vers lui sa rancune et ses revendications et indéfiniment lui reprocher de ne pas vouloir se mettre «à sa portée» et à son niveau, de se situer dans un plan du réel et dans une dynamique du moi qu'il ne peut ambitionner d'émuler.

* Quelles que soient les bases dans le réel, dans l'histoire concrète, de son sentiment de dépossession et d'oppression, l'idéologue du ressentiment fait du Maître, dans son travail de mythification/ mystification, un portrait totalement hyperbolique, fictif, délirant et c'est à ce simulacre, ce fantasme nourri de rancunes qu'il adresse ses plaintes. L'idéologie du ressentiment fait du dominant fantasmé une entité hyperréaliste, plus réelle que le réel: elle ne veut pas croire les porte-parole du monde extérieur qui lui assurent qu'ils ne peuvent se reconnaître dans le Grand Oppresseur que le ressentiment hallucine.

* Lacan sur le Maître et l'Hystérique. Ni savoir ni pouvoir, mais un quasi-pouvoir qui résulte de cette déficience radicale même. Imposer son manque et en faire un moyen de s'affirmer ou d'être entendu et pris en charge.

* *Haïr* / envier le dominant, c'est mépriser les valeurs du dominant, proclamer bien haut qu'on n'en voudrait pas pour soi, qu'on est bien comme on est, qu'on veut autre chose de plus éthéré et élevé, quelque chose de désintéressé -- toujours à découvert du soupçon que ceci n'est peut-être pas si vrai. L'observateur décèle facilement dans le discours de ressentiment un sommaire «ote-toi de là que je m'y mette!»

* Le ressentiment ne peut souffrir le regard de l'autre et le jugement que, quoi qu'il fasse et qu'il taise, celui-ci laisse deviner.

* Non seulement rancune, mais rancune diffuse, généralisée, -- tous sont à divers égards coupables de ma misérable condition par le seul fait qu'ils semblent plus satisfaits, et trouver leur compte là où je ressasse mes frustrations et mes griefs. Le ressentiment n'identifie pas seulement des dominants, il se crée des boucs émissaires multiples et la responsabilité des échecs de son groupe retombera sur eux à priori.

* Une part des erreurs de perception et d'appréciation du ressentiment aussi revient à confondre le modifiable et l'immuable, ce qui peut changer et ce qui est «dans l'ordre des choses». Attribuer à l'adversaire d'avoir ourdi des plans pour vous inférioriser alors même qu'il s'agit de choses contre lesquelles «personne ne peut rien», mais dont on a décidé de ne pas s'accommoder, qu'on a choisi de «verser au dossier» à toutes fins utiles. Ne pas envisager le stoïcisme de la fatalité, ni mesurer les ruses de la longue durée et les aléas de l'incontrôlable.

* Voici un critère des plus faciles à appliquer pour qualifier un jugement sur «l'autre» de

produit du ressentiment: quoi que le prétendu dominant/privilégié ait pu faire ou fasse, on le lui tiendra à grief. Cherche-t-il à imposer aux hommes du ressentiment ses valeurs, ses institutions, ses manières de voir, sa bienfaisance, il a tort, il fait preuve d'insolence, de condescendance et complot pour priver le peuple du ressentiment de son identité. Leur interdit-il l'accès aux dites valeurs, il a encore tort. Prétend-il s'occuper d'eux, il s'immisce. Demeure-t-il indifférent et les laisse-t-il vivre à leur guise, il les méprise. Autrement dit, l'observateur constate qu'aucune attitude de l'Autre ne pourrait satisfaire l'idéologie de ressentiment laquelle ne cherche qu'à retrouver en toutes circonstances des preuves surrogatoires de la malveillance des autres à son endroit.

* Le ressentiment qui hait le dominant pour la confiance en soi qu'il montre, pour les avantages qu'il a acquis et le pouvoir qu'il exerce, ne le méprise pas moins quand il fait aveu de mauvaise conscience, qu'il fait preuve de condescendance philanthropique à son égard.

* L'homme et la femme du ressentiment ne se re-connaissent jamais quand on parle d'eux. Faute de pratiquer en effet l'exercice salutaire qui consiste à essayer de temps en temps de se voir «avec les yeux des autres».

Haine de l'universel:

* Ce qui offense le plus les idéologues du ressentiment, c'est la prétention de se référer à des règles universelles (de justice ou de débat rationnel). Pour eux, ces règles sont *toujours* l'arbitraire travesti du pouvoir dominant, avec sa fonction de brimer leurs différences et de relativiser leurs griefs. La question n'est jamais de décider si une règle est *juste*, mais de subodorer si elle nous profitera ou non. Le ressentiment est «pluraliste» à sa façon ce qui lui donne une vague teinture de modernité progressiste: «à chacun sa vérité». Chaque tribu, enfermée dans ses règles de justice *ad hoc*, ses dogmes et sa dialectique.

Le ressentiment qui fonctionne selon la logique du chaudron (voir «Rhétorique» ci-dessus), ne tient évidemment pas à soumettre ses raisonnements à des critères universels de validité. Il a de la suspicion pour les principes qui ne font «acceptation de personne» et se montreront insensibles à la «spécificité» de son «cas». Il a *sa* sagesse ancestrale, *sa* justice tribale, *sa* raison particulariste et *son* contentieux.

* Les valeurs et règles données pour universelles sont nécessairement, dans leur contingence historique, celle des dominants²² (et elles leur profitent). Que ce soient les sciences et les techniques, les règles de droit, les «idéaux» moraux, les «grands principes» politiques, le savoir-vivre, l'orthographe ou la norme linguistique... Le ressentiment en tire deux sophismes sommaires: que toute volonté de norme et d'universel est une menace d'oppression et qu'il faut s'en défendre par le narcissisme tribal. Que les valeurs dominantes étant dévaluées et la prétention des dominants de parler au nom de l'universel, taxées d'imposture, il convient aux asservis de substituer maintenant à ces impostures *leurs* sciences, valeurs morales, savoirs-vivre et normes culturelles. Ces valeurs deviennent des absolus tribaux, aussi valides que celles des «autres», puisqu'à elles-mêmes leur critère. En effet, on ne peut par exemple parler de «faute d'orthographe», pataquès, janotisme, sophisme ou barbarisme qu'en se référant à une *norme* transcendante dont la prétention d'être rationnelle et fondée ne fait que renforcer la «violence symbolique» qu'elle exerce.

* L'homme du ressentiment commence à savourer sa vengeance en traitant en iconoclaste les grandes Valeurs, qui ne sont à son avis que celles des dominants, -- *leur* droit, *leurs* pratiques scientifiques, *leur* culture et *leur* langue. Il se prouve son indépendance nouvelle en refusant tout hommage à ceux-ci. Il dresse des autels à ses petits fétiches à lui. Il exige que dans les temples on fasse place, au moins égale, aux dieux de sa tribu. Il vient plein de défi avec ses rebouteux, ses

porte-balle, ses amuseurs et ses pitres, ses tribuns et faiseurs de harangues: ce sont sa science et sa culture, qui valent bien celles des autres.

Intérêt heuristique de la notion:

* La notion de ressentiment forme un *idéaltipe*, l'ordonnement et l'accentuation par la pensée d'un ensemble de faits observables mais qui sont diffus dans les idéologies diverses qu'on peut analyser. Certains trouveront intérêt à dire que cette notion les caricature et que les choses ne sont pas si simples. Certes. C'est pourtant le travail même de la critique culturelle d'extrapoler des paradigmes de cette nature pour permettre d'observer mieux des tendances et des évolutions et d'en juger.

* Un avantage de cette notion est qu'elle est *pertinemment hétérogène*: elle invite à connecter des faits d'idéologie et de culture et des dynamiques psychologiques (psychagogiques) caractérielles ou névrotiques qui seraient traitées d'ordinaire comme anhistoriques. Appelle une ethnographie, mais bien située dans des moments successifs et des secteurs de la vie culturelle, sociale et historique: un *homme* du ressentiment.

* Le ressentiment forme un *tout*, psychagogique et idéologique. Il n'est pas seulement de l'esprit de revanche, ni de la simple dénégation, ni du manichéisme, ni du narcissisme frustré, ni de la «paranoïa», ni du repli tribal..., ni une *juxtaposition* de ces données qui seraient chacune autonomes. Il forme une dynamique spécifique qui ordonne ces éléments et les compose en noeud gordien de contradictions. Il n'est pas non plus négatif dans tous ses stades: la protestation de l'infériorisé, l'esprit de rébellion, la mémoire longue, la solidarité groupale ne sont évidemment pas, -- dans l'abstrait des attitudes éthiques, -- des maux en soi. Mais dans le ressentiment, elles se corrompent toutes: la mémoire longue devient histoire mythique ressassée, etc.

De même, «faire de nécessité vertu», transformer en choix une condition de fait (sans renoncer à la modifier) peut être une manoeuvre, partiellement mensongère certes, mais néanmoins saine et positive. On a cherché d'ailleurs à distinguer du ressentiment le stoïcisme.

* Autre avantage de la notion: signaler la récurrence d'un éthos et de façons de raisonner, de positionner le sujet et d'interroger le monde, dans un historique de *longue durée*: depuis sa genèse dans le christianisme, dans les idéologies de la Primitive Église et jusqu'à ses avatars successifs dans toutes les idéologies politiques modernes.

* Ressentiment et désenchantement, *Entzauberung*, voir Max WEBER. Le ressentiment est intimement lié à l'angoisse face à la modernité et à la déterritorialisation. La mentalité de la *Gemeinschaft* [Tönnies], homogène, chaude et stagnante, ayant tourné à l'aigre dans les sociétés froides et rationnelles-techniques.

* Expliquer des évolutions idéologiques par le ressentiment, ce n'est pas seulement voir de la fausse conscience et des mythes, de l'inadéquation à l'empirique, -- des mythes militants, il en est de toutes natures. C'est chercher à analyser une dynamique spécifique de dénégations et de compensations cumulées dont le geste primaire et le *prôton pseudos* est dans l'inversion sans plus des valeurs courantes/dominantes, la création d'une culture de la rancune avec repli identitaire auto-glorificateur.

* Anhistorique en tant que psychagogie, le ressentiment est un fait historique par les idéologies multiples qui le portent et les conjonctures particulières où il se répand.

* Le problème de la responsabilité est au centre de l'analyse du ressentiment. Il est plusieurs manières de la concevoir, -- des conceptions juridiques étroites à celles, larges, des personnages de Tolstoï ou de Dostoïevsky, ou encore à l'*Allgemeine Sündhaftigkeit* de Fichte [«l'ère de la culpabilité

universelle»]. Le topos du ressentiment prendrait la forme radicale: en tant que victimisés, nous ne sommes responsables de rien et tous ceux qui occupent une position meilleure, du seul fait qu'ils vivent et respirent, sont responsables de leurs actes dans toutes leurs conséquences et des nôtres. C'est bien le maître et l'esclave ici.

* La critique du ressentiment dans l'idéologie contemporaine est à mener en lien direct avec l'examen de la *crise globale* des pensées progressistes, des projets émancipateurs et des réformismes «sociaux», -- crise devenue patente depuis une vingtaine d'années, tant dans le premier monde industrialisé que dans ce qu'on nomme encore le «tiers-monde», mais crise masquée partiellement par l'effondrement ultime et spectaculaire des régimes issus de la Révolution bolchevique. La conjoncture présente a pour effet d'éparpiller les revendications plus ou moins fondées de groupes divers en des activismes cloisonnés et antagonistes dont les programmes ne sont pas moins irréalistes que ne le fut le paradigme socialiste d'émancipation de toute l'humanité «sans distinction de race, de classe ni de sexe», mais qui excluent toute mobilisation unitaire des protestataires, toute perspective de réconciliation rationnelle des humains et semblent ne leur laisser le choix qu'entre le ressentiment tribaliste, l'hostilité et le repli sans l'alibi des «lendemain qui chantent», et l'improbable intégration à l'ordre local ou mondial existant.

Remèdes et contre-propositions:

* L'ultime argument en faveur du ressentiment serait qu'il serait le moyen inévitable d'une tentative de dominer la domination (ou une étape fatale). Au contraire, son coût est élevé, son taux d'échec aussi, il bloque la critique et fait régresser le groupe qui en écoute les suggestions.

* Puisqu'on a abusé dans ce petit écrit de dictons et de proverbes, en voici un encore pour bien préciser la cible de ces réflexions: «qui se sent morveux qu'il se mouche».

* Toute pensée de la citoyenneté, de l'universel, de l'universalité de règles de justice, du dialogue, du cosmo-polite et du pluriel non cloisonné est un antidote au ressentiment qui ne peut jamais que ressasser des griefs particularisants *tribaux* et trouve méritoire de s'y enfermer.

* Le contraire du ressentiment, c'est la volonté de justice comme portée universelle, c'est à dire la volonté de lutter pour la justice «sans acception de personne», qui implique que les intérêts en place, y compris ceux des opprimés soient dépassés/ables, vus comme liquidables. C'est l'anticipation du dépassement dans un futur duquel seraient bannis le litige même qui vous mobilise, le rapport de force, le moi décomposé et défait qui perpétuent le ressentiment.

* Contre le ressentiment et sa pénétration dans la culture contemporaine de toutes parts: travailler à un néo-stoïcisme («Je veux le monde et je le veux tel quel...») et un néo-cynisme (Sloterdijk).

Un certain réalisme cynique: se rappeler la dernière conversation de Carlos Herrera/Vautrin avec Lucien de Rubempré: «la société c'est comme le jeu de la bouillote...», si tu acceptes de jouer et que tu répugnes pourtant à appliquer les règles, tu t'assures de perdre. Certes, on peut choisir de se retirer de la partie ou choisir de renverser les tables des Vendeurs. Ce qu'on ne peut vouloir c'est le beurre et l'argent du beurre...

* Le ressentiment est fondamentalement antidémocratique car il ne peut ni discuter ni faire de compromis, ni même reconnaître le ressentiment des autres.

* Regarder en fin de compte «d'un regard sobre» son rapport au monde et aux autres. Ce que suggère le *Manifest der kommunistischen Partei*.

* Le ressentiment est chimérique (niant que le monde empirique et ses valeurs immanentes soit le «vrai») -- mais il n'est pas et ne peut être *utopique*, si l'utopie implique émancipation et

harmonie ultime. *Versöhnung*: Réconciliation.

Travail à suivre:

* Les notes qui précèdent ne sont qu'un fragment introductif à des recherches en cours sur la décomposition du social et les tribalismes de cette fin de siècle.

Notes

1. Voir l'ouvrage fameux de Max Scheler, *Vom Umsturz der Werte*.
2. Exaltant les humiliés et humiliant les grands, le personnage Jésus n'est pas un simple actant d'un récit topiquement stable: il vient renverser l'axiologie, à la fois immanente au récit et engendrée par le code culturel, -- acte narratif *exorbitant* qui transcende les concepts d'analyse fonctionnelle et actantielle.
3. Marx, *La Sainte Famille*, par ex. Paris: Éditions sociales, s.d.
4. Bourdieu.
5. *Bohème littéraire et révolution*. Paris: Gallimard/Le Seuil, 1983.
6. C'est bien pourquoi je cherche ici à le montrer pour ce qu'il est.
7. L'expression est appliquée à Michel Foucault par José-Guillaume Merquior, titre de la traduction française de son *Foucault*, Londres: Fontana, 1985.
8. Selon la formulation de Timothy Reiss, v. notamment *The Uncertainty of Analysis. Problems in Truth, Meaning, and Culture*, Ithaca & Londres : Cornell University Press, 1988, XIV -- 298 pp.
9. Paris: Gallimard, 1987.
10. Non seulement ils nous ont dépossédés, mais ils ont profité de leur pouvoir usurpé pour mettre en place un Système où nous ne pouvons même pas nous reconnaître et promouvoir des valeurs qui nous frustreront sans que nous admettions les envier.
11. Titre d'un ouvrage de Pascal Bruckner.
12. Il serait facile de rappeler dans ce contexte les Khmer Rouges et l'«auto-génocide» cambodgien, -- les partisans de Pol Pot considérant que toute éducation et toute compétence méritaient la mort.
13. On rapprocherait ceci de la maxime de Vico, «*L'Uomo ignorante si fà regola dell'Universo.*»
14. Dans ces exigences rocambolesques, on peut déceler, sous des formes embryonnaires, le grand modèle des procès staliniens avec ses saboteurs «boukharino-trotskyistes» recrutés à la fois par la Gestapo et par l'Intelligence Service.
15. Et ces luttes dans le pur symbolique, c'est bien pratique lorsqu'il s'agit de mobiliser des strates d'individus que ne rassemble guère d'intérêts, matériels communs...
16. Les idéologies du ressentiment sont certes obsédées par un passé revendicable, mais elles n'y retiennent que ce qui leur convient et sont dotées par compensation d'une capacité d'oubli sélectif fort pratique.
17. Pierre André Taguieff, *La Force du préjugé*, Paris: La Découverte, 1988.
18. Voir la discussion de cette notion chez R. Boudon, *L'Art de se persuader des idées fausses etc.*, Fayard, 1991.
19. *Das Geschlechtsskälte der Frau*, trad. fr. *La Femme frigide*, Paris: Gallimard «Idées», 1937, rééd. 1950.

20. Il faut peut-être en suivant le Laplanche/Pontalis, prendre le mot freudien de *Verleugnung*, refus de la perception d'un fait s'imposant dans le monde extérieur, mensonge à soi-même.

21. Voir Ashley Montague, *Warrant for Genocide*.

22. A quelques décalages près entre le principe général et son application adaptée aux intérêts en place.